LIRE NUIT GRAVEMENT AUX IDÉES REÇUES

Nicole **Van Enis**

BARRICADE
CULTURE D'ALTERNATIVES

— étude 2018 —

PRÉAMBULE p. 03

INTRODUCTION p. 05

MÉTHODOLOGIE p. 07

DIVERSES FONCTIONS DE LA LECTURE p. 09

LA LECTURE MOTEUR DE CHANGEMENTS ? FACTEUR D'ÉMANCIPATION ? p. 11

Introduction p. 11
C'est parce que la lecture n'est pas passive qu'elle est émancipatrice p. 12
Elle peut être émancipatrice parce qu'elle nous fait rire et donc peut prendre distance p. 12
La lecture comme véhicule du pouvoir, l'écrit sacralisé p. 13
... véhicule du pouvoir et donc de résistance p. 15
La littérature n'est donc pas toujours émancipatrice ? Serait-elle parfois facteur d'oppression ? p. 16

LA LECTURE ET L'ÉMANCIPATION DES FEMMES p. 18

QUELS SONT VOS CRITÈRES DE SÉLECTION D'UN LIVRE ? p. 21

DONNER ACCÈS AUX LIVRES EST UN SERVICE PUBLIC p. 24

CONCLUSIONS p. 27

SOURCES ET LIVRES CONSULTÉS p. 30

POUR ALLER PLUS LOIN p. 31

N'apprenez pas seulement à vos enfants à lire.
Apprenez leur à questionner ce qu'ils lisent.
Apprenez-leur à questionner toute chose[1].
George Carlin

— Oh, mais nous avons plein de temps libre !
— Du temps libre, oui. Mais du temps pour réfléchir ?
Ray Bradbury

PRÉAMBULE

Lire nuit gravement aux idées reçues ! C'est bien là le problème ! Comment gérer des gens qui remettent en question tout ce qu'on leur dit, qui discutent et s'interrogent sur le bien-fondé des décisions qu'on prend pour leur bien, qui critiquent les moindres évidences ?

Que penser de quelqu'un – ou de quelqu'une d'ailleurs – qui lit ? Autant dire qui perd son temps à ne rien faire. Daniel Simon n'écrit-il pas : « La lecture est un acte masturbatoire, une sale affaire qu'on se refile entre dépressifs ou ratés. Une prétention sans bornes de rester assis ou couché à lire, c'est-à-dire à ne rien faire qui tienne le monde debout, alors qu'on ne sait pas déboucher un WC ou changer une roue de voiture[2]. » C'est bien connu, les grandes lectrices sont les femmes, ce qui est un signe évident qu'il faut avoir du temps à perdre pour lire. Il fut un temps, juste après la révolution de 1789, où naquit dans l'esprit génial de Sylvain Maréchal le *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*[3]. L'avenir lui a donné raison, les livres ont fait beaucoup de tort aux femmes à travers notamment des biographies qui ont donné le mauvais exemple, telles les deux Simone, de Beauvoir et Veil, l'une pour ses théories féministes et l'autre pour son combat pour l'avortement, ce que d'aucuns appellent « émancipation » ! Il existe pourtant un excellent livre qui montre le chemin d'une société exemplaire : *La Servante écarlate* de Margaret Atwood où les femmes n'ont absolument pas le droit de lire sous peine – il est vrai c'est un peu dur – de se voir amputées des doigts ou d'avoir les yeux crevés – j'hésite – et doivent se consacrer à la maternité. Au moins, voilà un message clair et émancipateur sur la place de la femme.

À part les périodes de maladie, d'incapacité ou d'impossibilité à aller jouer dehors pour les enfants, d'inactivité forcée pour les adultes, le fait de s'isoler pour lire est un acte bien égoïste, une recherche de plaisir (!), une façon de s'abstraire des soucis du quotidien, de se détendre, une forme d'évasion (encore un acte bien immoral et répréhensible), « une activité conjointe de l'esprit et de la sensibilité[4] » analysent certain·e·s pour donner une importance, un semblant de noblesse à cette activité oisive et gratuite.

1 Notre traduction de *« Don't just teach your children to read. Teach them to question what they read. Teach them to question everything.»* George Carlin (1937-2008), acteur, scénariste américain et humoriste aussi.

2 Avec dérision bien entendu. Daniel Simon, *Je vous écoute,* éd. Couleur livres, 2009, p. 75.

3 Sylvain Maréchal, *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes.* Le texte est réédité notamment par Fayard en 2007, préfacé par Michelle Perrot.

4 Charles Dantzig, *Pourquoi lire ?*, éd. Grasset, 2010, p. 30.

Même les révolutionnaires sont d'accord : il faut *« dé-livrer »* le peuple !

Pourquoi alors en faire tout un poème, toute une étude ? Euh… pour éviter qu'un tel risque ne soit pris par les parents, les enseignant·e·s, les auteur·e·s, les éditeur·trice·s, les libraires, les bibliothécaires, tous les gens « bien intentionnés »… qui auraient l'idée de mettre des livres entre les mains des enfants, des adolescent·e·s, qui laisseraient traîner des livres dans le salon familial, aux toilettes (!), qui leur donneraient le goût de lire. Pour alerter ceux et celles qui ont des responsabilités politiques, les ministres de la culture qui auraient la mauvaise idée de subventionner des journaux, des bibliothèques, des clubs de lecture ou des associations à but d'éducation permanente (!), au lieu de valoriser notre culture contemporaine et promulguer nos valeurs par des moyens modernes, par une télévision avec des émissions pour le plus grand nombre, bien pensées pour satisfaire et instruire le peuple ignorant des bienfaits de la distraction après une journée de travail. Que ces responsables restent donc attentif·ve·s au bien commun et songent qu'une activité telle que la lecture, gratuite la majorité du temps, ne génère aucune publicité – avez-vous déjà vu un livre avec des pubs ? –, c'est mauvais pour notre économie, le PIB de notre pays en souffre certainement.

Certain·e·s affirment que lire est bon pour la santé grâce à l'effort, la gymnastique que le cerveau doit fournir, ce serait préventif des maladies dégénératives telles qu'Alzheimer, des troubles de l'attention et augmenterait l'espérance de vie. Mais la lecture n'est-elle pas au contraire mauvaise pour la santé ? Ne dit-on pas de celui qui dévore les livres que c'est « un gros lecteur » ? Et être gros ou grosse, on nous le répète à longueur de conseils sur l'alimentation, d'infos sur les produits pour la santé, à longueur d'article estival et autre, c'est pas bon pour la santé. On entend dire également qu'il est bon de lire pour s'endormir. *À qui le dites-vous !!?* Bien des lectures sont en effet soporifiques et donc dangereuses lorsqu'on doit rester bien éveillé·e et lucide pour ses activités professionnelles et domestiques.

Encore tant de choses à dire sur la nocivité de la lecture ! Par exemple que *Barricade* est « accouplée » (comme les wagons des trains : « Mesdames et Messieurs, veuillez patienter pendant l'accouplement des wagons[5] ») à une librairie, projet d'économie sociale. Ceci est bien révélateur de la complicité de l'éducation permanente, des livres et des utopistes !

Mais… soyons large d'esprit et laissons la parole à des personnes qui aiment cela malgré tout et défendent les qualités émancipatrices de la lecture. C'est en effet cette question que nous allons approfondir dans notre étude : la lecture est-elle émancipatrice ?

Victor Hugo qui, en 1872, écrivait un poème[6] intitulé « À qui la faute ? », en était convaincu. Voici quelques extraits de ce véritable hymne à la lecture :

« Tu viens d'incendier la Bibliothèque ?
— Oui,
J'ai mis le feu là.
— Mais c'est un crime inouï !
Crime commis par toi contre toi-même, infâme !
Mais tu viens de tuer le rayon de ton âme !
C'est ton propre flambeau que tu viens de souffler !
Ce que ta rage impie et folle ose brûler,
C'est ton bien, ton trésor, ta dot, ton héritage !
Le livre, hostile au maître, est à ton avantage,
Le livre a toujours pris fait et cause pour toi.
As-tu donc oublié que ton libérateur,
C'est le livre ? Le livre est là sur la hauteur ;
Il luit ; parce qu'il brille et qu'il les illumine,
Il détruit l'échafaud, la guerre, la famine ;
Il parle ; plus d'esclave et plus de paria.
* * *
Le livre en ta pensée entre, il défait en elle
Les liens que l'erreur à la vérité mêle,
* * *
Il est ton médecin, ton guide, ton gardien.
Ta haine, il la guérit ; ta démence, il te l'ôte.
* * *
Et tu détruis tout cela, toi !
— Je ne sais pas lire. »

5 Appel réellement entendu pour expliquer l'arrêt momentané d'un train.

6 Dans un recueil de poèmes intitulé *L'Année terrible, 1872, VIII,* Victor Hugo évoque l'incendie de la bibliothèque du Louvre par des Communards, le 24 mai 1871.

Andrews, William, Historic Byways and Highways of Old England, 1900. *Wikimedias commons.*

INTRODUCTION

C'est probablement le livre de Delphine Minoui, *Les Passeurs de livres de Daraya – Une bibliothèque secrète en Syrie*[7], qui nous a donné l'envie, l'impulsion d'écrire sur le thème de la lecture. Car, dans un domaine ici très concret, cette écrivaine touche la vie de près. Le récit est construit à partir d'une correspondance menée par *Skype* entre une journaliste française et des activistes insoumis. Il raconte la résistance d'une quarantaine de jeunes face à la violence du régime de Bachar al-Assad. Pendant quatre années, de 2012 à 2016, la banlieue rebelle de Daraya, ville syrienne située à une dizaine de kilomètres au sud-ouest du centre de Damas, a subi un siège implacable, une descente aux enfers, sous les bombardements de barils d'explosifs, les attaques au gaz chimique, la soumission par la faim. Ces jeunes ont organisé une résistance par les livres, ils ont exhumé des milliers d'ouvrages qu'ils ont découverts sous les ruines pour les rassembler dans une bibliothèque clandestine, dans un sous-sol de la ville. Ce geste montre le refus de toute forme de domination politique ou religieuse, leur permet de résister, de rester humains à travers tout. C'est un hymne à la tolérance et au pouvoir de la littérature parfois présentée comme superflue.

Michèle Petit[8] raconte la démarche, aux intentions un peu similaires à celle des jeunes de Daraya, d'une enseignante d'Amiens qui a créé une petite bibliothèque à Calais intitulée « Les livres de la jungle ». Pourquoi, se demande-t-elle, des réfugiés en proie à des besoins matériels si pressants, veulent-ils des livres ? Et plus spécialement, a-t-elle observé, des nouvelles et de la poésie ! Elle répond à la question en ces termes : « Parce qu'avant même d'être un univers doté de significations, les livres sont un espace où habiter, une autre dimension où reprendre souffle. S'embarquer pour les pays lointains qu'ils offrent permet de revenir dans le monde que l'on dit réel en se sentant un peu moins étranger. […] Un livre est une hospitalité offerte, un objet donnant une opportunité de construire sa cabane dans la jungle […]». Ce livre et cette bibliothèque improbable illustrent la manière dont la lecture peut, dans certains contextes, jouer un rôle de prise de conscience, d'ouverture aux questions de société, ce qui est une excellente motivation pour les enseignant·e·s, parents, bibliothécaires, libraires, à la propager.

Comme l'annonce si (im)pertinemment le préambule, il sera question dans cette étude, parmi les

7 Delphine Minoui, *Les Passeurs de livres de Daraya – Une bibliothèque secrète en Syrie,* éd. Seuil, 2017.

8 Michèle Petit, *Éloge de la lecture – La construction de soi,* éd. Belin, 2016, p. 7-8.

nombreux effets de la lecture, de ceux qui donnent à réfléchir, qui libèrent, qui abordent les rapports de pouvoir et de domination, qui provoquent le changement et l'engagement ; des lectures qui peuvent parfois orienter un trajet de vie. En un mot, il s'agira de la lecture comme moyen d'émancipation « Le développement de la pensée, la littérature, la musique et les autres formes artistiques élargissent notre vision de l'économie, de la politique ou des phénomènes sociaux. Ils nous aident à découvrir ou inventer les nouveaux outils du changement. La littérature offre la possibilité de s'interroger sur ce qu'est la richesse ou le pouvoir[9]. » … ou non ! Parfois, les livres n'ont pas aussi clairement ce pouvoir, ce n'est d'ailleurs pas la prétention de tous·te·s les auteur·e·s et éditeur·trice·s. Certain·e·s ne visent rien de plus que le divertissement ou la rentabilité.

Toutefois, les liens du livre avec l'éducation permanente – dont l'un des objectifs est l'émancipation – ne sont certainement plus à démontrer. Il nous a néanmoins paru important, non de vérifier cette certitude, mais d'en explorer différentes facettes en espérant apporter au lecteur·trice des arguments, des références et du plaisir à élargir ses horizons et aiguiser sa curiosité en confrontant sa perception à celle des autres, en « limant et frottant sa cervelle à celle d'autrui[10] » comme l'écrivait Montaigne au XVIe siècle.

Ajoutons pour terminer cette introduction, la conviction de Toni Morrison, écrivaine de plus de 80 ans, maintenant, et prix Nobel de littérature : « écrire est l'acte politique par excellence[11] », politique au sens où on met en jeu – ou en évidence – les rapports de force dans une société. Ce n'est bien sûr pas la seule façon de jouir de la littérature mais elle correspond bien à notre démarche et à notre sensibilité. ◆

9 Propos recueillis par Kotryna Tamkuté. Entretien avec Ulf Peter Hallberg, auteur de littérature de fiction suédois, « La culture est la meilleure arme contre le populisme », in *Le Courrier international,* 6 avril 2018.
> courrierinternational.com

10 Cité par Bénédicte Étienne dans « Le français aujourd'hui », N° 167, 2009/4, p. 79-89.

11 > nous-les-femmes.org/2014/11/29/toni-morrison-ecrire-est-lacte-politique-par-excellence

Mediaeval and Modern History, Philip Van Ness Myers, 1905. *Wikimedias commons.*

MÉTHODOLOGIE

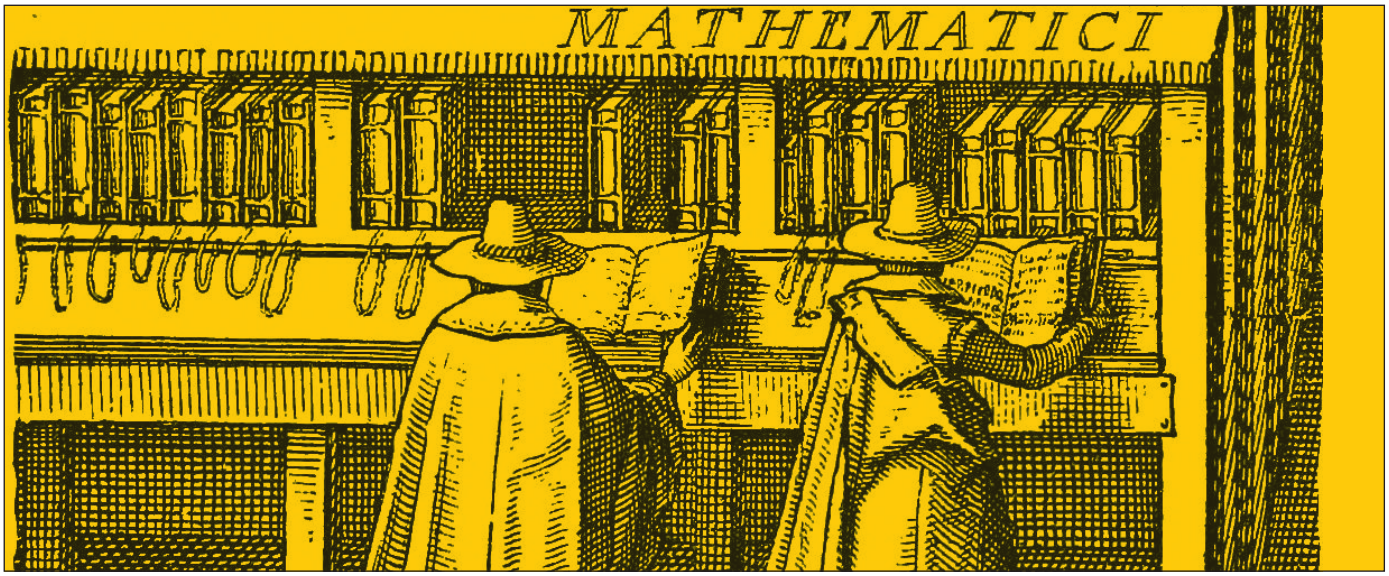
Outre les informations récoltées au détour d'un jardin, d'un potager, d'un coin de table ou d'un coin de rue… nous avons interrogé un dizaine de personnes, onze exactement. Cet échantillon est très loin d'être représentatif de l'ensemble des lecteur·trice·s. Notre choix a été guidé par l'intérêt que ces personnes portent aux livres, quel que soit leur âge, leur sexe, leur profession, leur situation de famille, qu'elles soient chargées de l'éducation, en contact avec des enfants ou non. Parmi les personnes que nous avons rencontrées et interrogées, originaires de milieux intellectuels et ouvriers, aux revenus variés et variables – nous pensons ici aux retraité·e·s –, il y des étudiant·e·s, des chômeur·euse·s, des pensionné·e·s, des bibliothécaires, des libraires, des enseignant·e·s, des animatrices, une thérapeute, une écrivaine en herbe, des journalistes, des syndicalistes, femmes et hommes de 22 à 85 ans, parents et grands-parents – cette information ayant son importance quant aux préoccupations de certaines personnes qui souhaitent transmettre leur passion pour la lecture à la génération qui les suit. Et parmi elleux, dans un souci de subjectivité assumée, des personnes engagées ou proches des milieux militants et féministes. Certaines rencontres se sont limitées à des entretiens très informels mais cependant bien instructifs, raison pour laquelle nous avons également rendu compte de ces réflexions. Limitée dans notre ambition, nous sommes consciente du biais qu'apporte à notre analyse le fait de ne pas avoir questionné des non-lecteur·trice·s, des personnes qui n'ont pas accès à la lecture quelle qu'en soit la raison : inintérêt, dégoût de par leurs études, inaccessibilité financière ou culturelle.

Toute déduction, de quelqu'ordre que ce soit, à partir des profils des personnes interviewées n'étant pas le but de cet exercice, il nous a paru non pertinent d'indiquer l'origine exacte des passages cités. Quelque fois la profession apparaîtra ou l'âge se devinera, mais les citations des **personnes interviewé·e·s** ou ayant répondu à nos sollicitations occasionnelles, seront simplement indiquées par **[Int.]**. Nous sommes consciente que les avis récoltés sont dépendants de multiples facteurs dont par exemple le milieu social, les études, la profession. Mais n'ayant pas analysé leur influence, il nous a paru plus rigoureux de se limiter à cette procédure.

Être exhausif·ve quant aux différents aspects de ce vaste sujet qu'est la lecture est impossible et ce travail ne sera qu'un aiguillon de plus offert à la curiosité de chacun·e. Dans ce but, des extraits et citations d'auteur·e·s émailleront les sous-thématiques de ce travail. Il nous a paru stimulant de les reprendre soit en exergue, soit dans le texte, ce qui augmentera, nous l'espérons, le plaisir de le lire.

Nous remercions toutes les personnes qui ont accepté de participer à cette étude, de répondre à

nos questions nous permettant ainsi de connaître des habitudes de lecture, des critères de choix, des réflexions sur les vertus politiques et émancipatrices de cette activité pourtant perçue par certain·e·s interviewé·e·s comme étant avant tout ludique. Tout ce matériel récolté – ou presque – vous est servi comme matière à réflexion afin d'envisager un large panorama, qui va du plaisir de lire à l'incitation à l'engagement, en passant par le réveil ou l'alimentation de l'esprit critique et politique. ◆



Engraving by Willem Swanenburgh, *Bookcases in the library of the University of Leiden*, 1610. *Wikimedias commons.*

DIVERSES FONCTIONS DE LA LECTURE

Moi, j'ai été remis en piste exactement comme un jouet électronique qu'on recharge en changeant la pile par des lectures qui m'ont véritablement nourri, vitaminisé, et puis je me suis mis à tout revoir avec un œil différent.
Nicolas Bouvier[12]

Lire pour s'instruire ou se distraire, la lecture peut relever du loisir ou du travail, et parfois des deux à la fois ! Comme cette enseignante, longtemps professeure de sciences humaines, histoire et géographie, qui lisait surtout des essais, des analyses, des articles de journaux pour pouvoir répondre aux nombreuses questions de ses élèves de sections professionnelles. Mais on peut lire aussi pour retrouver des expériences similaires aux siennes. La lecture comporte alors un aspect presque thérapeutique. Les voir racontées par d'autres permet de réfléchir à sa propre expérience, de prendre du recul, de trouver parfois des explications à des comportements, d'identifier une dimension à laquelle on n'avait pas pensé. Nous avons besoin de la littérature et de l'art parce que cela permet de changer les idées noires, les tristesses, de transformer les événements de la vie « en quelque chose qui ait un sens et une beauté », écrit Michèle Petit[13].

Les auteur·e·s qui parlent de leur propre expérience sont une source de réconfort car illes permettent au lecteur·trice de réaliser qu'ille n'est pas seul·e à souffrir, que d'autres ont réussi à dépasser des épreuves semblables par des chemins auxquels ille n'avait pas pensé, ce fameux pouvoir des livres d'éveiller l'imagination parfois au-delà de la réalité mais, pourquoi pas, mener vers le domaine des possibles ? Louis Calaferte, par exemple, parlait de sa propre expérience comme manœuvre d'usine, désespéré par le manque de perspectives, il trouvait du réconfort à la lecture d'expériences similaires. Les livres lui redonnaient confiance dans l'avenir, ils représentaient « une force sûre, un secours permanent. Ils favorisèrent en moi une sorte de système d'auto-défense à l'égard de ma condition. Manœuvre d'usine, l'avenir ne me promettait rien qui vaille et j'avais peur de n'être qu'un raté.

12 Nicolas Bouvier, *Le Hibou et la baleine* (vidéo), 1993.
> bing.com/videos

13 Michèle Petit, *op. cit.*, 2016, p. 9-10.

J'allais finir dans la peau d'un mendigot ou d'un petit employé subalterne[14] ». Il trouve du soutien chez les auteurs qui racontent simplement leurs propres échecs. Nicolas Bouvier va même plus loin en affirmant que « tous les livres importants vous aident à régler votre mort. Ensuite il y a beaucoup de livres qui vous aident à vivre quand vous n'en avez plus le courage[15]. »

Les livres peuvent être une force et un soutien dans les moments de désespoir, « parce que nous ne sommes pas seulement des variables économiques plus ou moins bien adaptées, ajustées, à un univers productiviste », analyse encore Michèle Petit[16]. En ce sens, la poésie, chère aux sans-papiers évoqués dans l'introduction, peut « illuminer les moments les plus sombres de notre vie. Dans un monde où tout s'évalue, s'achète et se vend, la poésie apaise, elle nous soutient, elle nous enracine. John Donne, poète, avec des mots de 1624 nous rappelle que "aucun homme n'est une île, un tout, complet en lui-même. La mort de tout homme me diminue". *Poeien,* le verbe grec d'où est issu le mot poésie ne signifie rien d'autre que créer. Créer des formes artistiques, créer des formes de vie ou créer du lien[17]. »

La lecture permet d'entendre l'écho de sa propre vie, aide à la compréhension d'une situation difficile. Ainsi, Adeline Dieudonné nous parle, dans son roman *La Vraie Vie*[18]*,* de la violence d'un homme. La narratrice est une petite fille au caractère extraordinaire, sa mère est battue. C'est très dur mais très bien écrit. Sur le même sujet, Sorj Chalandon nous livre avec finesse sa tragique enfance dans *Profession du père*[19]*,* un livre étonnant.

Dans le même ordre d'idées, une thérapeute interviewée nous relate un bel exemple de l'utilité d'un livre pour sa dimension de libération des inquiétudes, d'ouverture et de compréhension d'une situation, d'un monde inconnu. Des femmes d'une maison d'accueil, dont certaines sont analphabètes, ont confectionné un livre à colorier à l'intention de leurs enfants afin qu'ils comprennent ce qui leur arrive. Le livre raconte l'histoire d'un enfant qui arrive à la maison d'accueil avec sa maman. Le situation est expliquée par des images, des photos, des dessins. **[Int.]** : *« — Ta maman est ici parce qu'elle a des soucis, tu vas vivre ici quelques temps. Par ce biais-là, des femmes, même peu alphabétisées, ont pu raconter et dialoguer avec leur enfant. »*

Mais il ne s'agit pas seulement d'explorer sa propre existence. La lecture permet de découvrir, de prendre conscience du monde et de donner du sens à des réalités qui ne sont pas à notre portée. Plusieurs personnes interviewées nous donnent d'ailleurs comme premier critère de choix de leurs livres ceux qui leur permettent de découvrir des réalités méconnues, qui ouvrent des horizons. Asli Erdogan nous parle « de goûter l'amertume de l'autre » car « la littérature, cette coupe avec laquelle je puise dans l'océan amer de notre monde, et surtout de notre propre géographie, si elle m'a permis de goûter à l'amertume de l'autre, alors elle n'aura pas été bue en vain[20] ».

Notons cependant que les livres n'ont pas d'obligation de rendement, ils n'ont pas vocation à être instrumentalisés à des fins pédagogiques ou politiques, même s'ils apportent beaucoup aux lecteur·trice·s dans de nombreux cas. Ce qui semble une certitude est que l'auteur·e aide son lecteur·trice à se construire de mille manières différentes autant que ce·tte dernier·e ne construit son livre en le lisant à sa façon. ◆

14 Louis Calaferte, *Septentrion,* cité dans *Au bonheur de lire,* éd. Gallimard, 2004, p. 47.

15 Nicolas Bouvier, *op. cit.*

16 Michèle Petit, *op. cit.,* p. 9-10.

17 Entendu sur Musiq'3 – RTBF le 25 octobre 2018.

18 Adeline Dieudonné, *La Vrai Vie,* éd. de l'Iconoclaste, 2018.

19 Sorj Chalandon, *Profession du père,* éd. Grasset, 2015.

20 Asli Erdogan, *Le Silence même n'est plus à toi,* éd. Actes Sud, 2017, p. 30.

Their First Quarrel, Charles Dana Gibson, 1914. *Wikimedias commons.*

LA LECTURE MOTEUR DE CHANGEMENTS ? FACTEUR D'ÉMANCIPATION ?

Changez vos opinions, gardez vos principes ; changez vos feuilles, gardez intactes vos racines.
Victor Hugo

La fonction de l'écrivain est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et que nul ne puisse s'en dire innocent.
Jean-Paul Sartre

Introduction

Il est souvent écrit en quatrième de couverture « quand vous l'aurez lu, vous ne verrez plus la vie de la même manière», ce qui est une façon d'attirer le lecteur·trice. Cela veut-il dire que le pouvoir de changer les mentalités, de faire évoluer la vie du lecteur·trice serait un argument de vente ? Nuance, « [v]oir la vie d'une autre manière » ne veut malheureusement pas nécessairement dire en faire quelque chose… mais c'est un premier pas. À la lecture d'un texte puis d'un autre, menant à un troisième, à une conversation, des changements d'idées, de comportements peuvent émerger, des engagements ou des orientations politiques ou philosophiques peuvent naître. « Le chemin se fait en marchant[21] » comme l'a écrit le poète espagnol Antonio Machado. Le chemin d'émancipation n'est pas tout tracé, il est à construire individuellement et collectivement, les mouvements sociaux en font la démonstration.

Une démarche d'émancipation pourrait être explicitée ainsi : trouver son chemin, interroger son éducation, questionner la religion, les idées reçues, mais aussi sortir de l'ignorance du monde, de l'innocence des rapports sociaux alors que tout concourt à nous dire qu'ils sont lisses, consensuels, qu'il n'y a pas de conflits.

La lecture, comme d'autres formes d'art, peut être émancipatrice par le sujet mais aussi par la

21 *Caminante no hay camino* [Toi qui marches, il n'existe pas de chemin]
Se hace camino al andar. [Le chemin se fait en marchant.]
Golpe a golpe, verso a verso… [Coup après coup, vers après vers…]

forme. « Le développement de la pensée, la littérature, la musique et les autres formes artistiques élargissent notre vision de l'économie, de la politique ou des phénomènes sociaux. Ils nous aident à découvrir ou inventer les nouveaux outils du changement. La littérature offre la possibilité de s'interroger sur ce qu'est la richesse ou le pouvoir[22]. » Ce peut être un roman, de la poésie, des récits ou des témoignages comme le fit Studs Terkel avec des recueils d'entretiens qui forment une histoire orale des États-Unis au XXe siècle. Ou encore Svetlana Alexievitch, journaliste biélorusse, prix Nobel de littérature 2015, qui évoque une centaine de destins de femmes dans son recueil d'interviews, *La Guerre n'a pas un visage de femme,* démarches encore différentes des essais altermondialistes, transitionnaires ou féministes.

C'est parce que la lecture n'est pas passive qu'elle est émancipatrice

L'auteur.e nous fournit son œuvre, résultat souvent d'un long travail mais le lecteur·trice doit travailler également. Un interviewé insiste sur l'effort que demande la lecture surtout dans le monde ouvrier. Celleux qui viennent du monde du travail savent que c'est important. **[Int.]** : *« — Je viens d'une famille ouvrière, il n'y avait pas de livres chez moi. Pour moi c'est une conquête la lecture au sens premier du terme c'est à dire qu'il faut faire un effort, c'est à cette condition qu'on s'extrait éventuellement de l'idéologie dominante. La lecture demande une concentration, c'est plus facile de se mettre devant sa télé. »* Cet effort est souligné dans la littérature. Ici, un homme effectuant un travail pénible, et qui malgré tout se rend à la bibliothèque, est gratifié des plus grands compliments pour son attitude remarquable : « Qu'un homme effectuant un travail pénible ait eu pendant trente-cinq ans, le désir d'emprunter chaque semaine un livre à la bibliothèque, eh bien soyons clairs : c'est l'ensemble des hommes qu'honore un tel comportement[23]. »

Une enseignante retraitée regrette que ce type d'effort ne soit plus du tout à la mode, elle craint que l'avenir de la lecture ne soit en perdition. **[Int.]** : *« — Ce que les jeunes lisent ce sont des résumés de grandes œuvres mais plus les œuvres elles-mêmes. »* La cause partielle, selon son analyse et son expérience, en serait le goût actuel pour ce qui va vite, l'immédiateté.

Rester passif intellectuellement est plus facile, moins dérangeant que de se laisser interpeller. « Pourquoi les djihadistes n'aiment-ils pas les romanciers ? » se demande Boris Cyrulnik. Ce à quoi il répond : « parce que lire le roman c'est visiter le monde mental d'un autre, c'est être un explorateur, cela va nous poser des problèmes, il va falloir rencontrer, réfléchir, discuter, c'est fatiguant. Alors que si par bonheur arrive un langage totalitaire, quel bonheur ! Plus de problème, je me soumets, je suis enfin heureux[24]. »

Elle peut être émancipatrice parce qu'elle nous fait rire et donc prendre distance

Certains textes, ironiques ou non, font prendre distance, décapent de multiples idées reçues, et souvent s'attaquent au sacré. Daniel Pennac nous raconte une anecdote qui nous fait sourire par son côté blasphématoire et libérateur. Mélanger le sacré et le très prosaïque est un mécanisme humoristique qui fonctionne. Dans ce passage, *La Bible,* objet sacré, donne à hésiter à deux écrivain·e·s : « Alberto Moravia et Elsa Morante, contraints de se réfugier pendant plusieurs mois dans une cabane

22 Kotryna Tamkuté, *op. cit.*

23 Frédéric H. Lajardie, *Les Neuf cercles de l'Enfer,* éd. Les Belles Lettres, 1998, p. 27.

24 Boris Cyrulnik dans *La Lecture peut-elle être une thérapie?* [vidéo], 2015.
> youtube.com/watch?v=7Cmps7g3ezo

de berger, n'avaient pu sauver que deux livres *La Bible* et *Les Frères Karamazov.* D'où un affreux dilemme : lequel de ces deux monuments utiliser comme papier hygiénique ? Si cruel qu'il soit, un choix est un choix. La mort dans l'âme, ils choisirent. » Mais il ne nous donne pas la réponse… Non, illustre-il, plus loin : « […] quelque sacré que soit le discours tressé autour des livres, il n'est pas né celui qui empêchera Pepe Carvalho, le personnage préféré de l'Espagnol Manuel Vasquez Montalban, d'allumer chaque soir un bon feu avec les pages de ses lectures favorites[25]. »

Autre exemple : Qu'est-ce qui provoque tous les drames, les meurtres, dans le roman d'Umberto Eco *Le Nom de la Rose,* quelle est cette grande menace pour la religion ? Un traité d'Aristote sur le rire !, un livre interdit par l'église au Moyen Âge. Dans le roman d'Eco, ce livre brûle avec toute la bibliothèque de l'abbaye[26]. Des réactions anti-humour se perpétuent, on ne peut s'empêcher de penser au massacre des humoristes de *Charlie Hebdo* en janvier 2015. Les caricatures et un certain type de bandes dessinées ont un grand rôle dans la libération des cerveaux lavés par les sectes et les gourous. Les réactions plus ou moins violentes de certains croyants trouveraient leur origine dans les textes sacrés, du moins dans leur interprétation. Un des passages qui blesse est le rire de la foule alors que le Christ agonise, des mécréants qui rient lors de la crucifixion. (Matthieu, 26-43). De même, Mahomet aussi a été souvent moqué et tourné en dérision. (sourate XLIII « Les Ornements », v. 46[27]).

Si les caricaturistes nous aident à prendre distance par rapport au sacré, ils entament aussi d'autres certitudes. Nous pensons à la revue *Fluide glacial,* qui, outre à la religion, s'attaque avec ironie à la mort, aux injonctions liées au sexe, aux hypocrisies charitables, toutes portes vers une ouverture d'esprit. Sans aller jusqu'au meurtre, certains n'apprécient pas ce type d'humour. La raison en est peut-être que la sacralisation de certains domaines, quoi qu'on en dise, est encore bien présente dans notre société occidentale.

La lecture comme véhicule du pouvoir, l'écrit sacralisé

De nombreuses personnes pensent que parce que c'est écrit, c'est vrai. Un des buts de l'éducation permanente est de développer l'esprit critique. Les journaux et donc les journalistes ont en ce sens un grand pouvoir ce qui engendre une grande responsabilité[28]. Mais l'accusation et la dissémination actuelle de *fake news* est une dérive exécrable qui met en péril la juste nécessité de mettre en question ce qu'on lit. Ne voulant pas être naïf·ve·s, certain·e·s jettent, avec la nébuleuse des contre-vérités, l'info correcte, recoupée ; difficile de s'y retrouver. Ce pouvoir de l'écrit se voit également dans l'admiration ou même la vénération que des gens ont à l'égard des écrivain·e·s, attitude qui se remarque lors de rencontres entre des auteur·e·s et des publics aussi bien d'adolescent·e·s que d'adultes. George

25 Daniel Pennac, *Comme un roman,* éd. Gallimard, 1992, p. 159.

26 Dans la réalité, cet ouvrage a été perdu ou n'a peut-être jamais existé.

27 Pour plus d'informations à ce sujet, consulter sur le site du Collège de France, « Rire en Islam », par Mohamed Ben Manspour, 2016. > laviedesidees.fr/Rire-en-Islam.html

28 Deux dialogues pour le plaisir : Bertrand Blier dans le film *Tenue de soirée.* Dialogue entre Miou-Miou et Gérard Depardieu, à lire avec les intonations de Depardieu :
« — Tu lis jamais le journal ?
— Quel journal ? Ils disent n'importe quoi dans le journal.
— Qu'est-ce que t'en sais ? tu sais pas lire.
— Enfin, il n'y a pas besoin de savoir lire pour lire le journal. C'est de la merde le journal, ça répand des mauvaises odeurs dans la tête des gens, c'est tout. »

Et celui-ci de Pierre Lemaître dans le roman *Couleurs de l'incendie* entre Madeleine et Charles, personnage peu sympathique :
« — Je suis très étonnée, mon oncle, si c'était aussi inéluctable, aussi grave, les journaux ne parleraient que de ça.
— Ils ne sont pas payés pour en parler, voilà tout. Paye-les, ils en parleront, paye-les à nouveau, ils se tairont. Ils ne sont pas là pour informer, les journaux. Où te crois-tu ?
Ce jugement à l'emporte-pièce était loin d'être vrai mais c'était le monde tel que Charles le connaissait. »

Steiner dénonce cette force de l'écrit, leur utilisation à des fins pédagogiques ou moins avouées, à des fins de pouvoir. Il écrit : « De toutes les manières possibles, mêmes masqués sous une apparence de légèreté, les actes relevant de l'écrit, rendent compte de relations de pouvoir. Le despotisme exercé par le clergé, par le politique, par la loi, sur les illettrés ou les sous-lettrés ne fait qu'exprimer cette vérité. L'implication de l'autorité dans un texte, la mainmise et l'usage exclusif de ces textes par une élite de lettrés sont des signes de pouvoir[29]. »

Dans le même ordre d'idée, Arnaud de la Croix explique dans *Treize livres maudits* que l'objet « livre » lui-même impressionne, que le secret qu'il contient est parfois moins fascinant que le contenant, comme si le livre était le symbole d'une autorité à laquelle on ne peut échapper. « Le livre comme une boîte, comme un coffre, comme une arche qui contient, enferme, renferme ou protège. […] Lorsque le pauvre homme, simple idiot qui ne parle pas latin, approche en 1150 sur l'autel sa main du *Livre de l'Évangile* richement orné et décoré, probablement la chose la plus riche et la plus précieuse qu'il ait jamais vue, il est probable qu'il en tremble d'inquiétude[30]. » Ce à quoi répond cet extrait tiré de *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury aux gens qui se désespèrent de voir brûler les livres : « Ce n'est pas de livres dont vous avez besoin mais de ce qu'il y avait autrefois dans les livres. […] Les livres n'étaient qu'un des nombreux types de réceptacles destinés à conserver ce que nous avions peur d'oublier. Ils n'ont absolument rien de magique[31].» Cette quasi méfiance des livres par un certain public est visible et palpable lorsqu'on constate que de nombreuses personnes ne sont jamais entrées dans une librairie ou une bibliothèque. Les livres impressionnent encore aujourd'hui, à preuve une insulte répandue dans les cours de récréation : « intellectuel·le ! », anciennement et plus recherchée : « binoclard·e !» en référence aux lunettes utilisées pour lire.

Une forme de pouvoir est consolidée par le secret, l'interdiction qui tend à prouver au commun des mortels qu'il ou elle n'est pas capable de comprendre ou pire, pourrait être mal orienté·e par des lectures hors de portée de son cerveau ignorant. « Durant de nombreux siècles, toute lecture libre de la Bible fut non seulement sévèrement découragée, mais encore jugée hérétique […]. L'accès à *l'Ancien* et au *Nouveau Testaments,* avec leurs opacités sans nombre, leurs contradictions intrinsèques et leur mystères récalcitrants, n'était autorisé qu'à ceux que qualifiaient leurs compétences en herméneutique et en théologie orthodoxe[32]. »

La question reste bien celle de désacraliser la lecture pour en faire une pratique sociale, engagée et engageante telle que l'ont fait avec *La Bible,* dans les années 70, les théologiens de la libération en Amérique Latine. Cette relecture fut suivie d'un mouvement socio-politique tendant à libérer les plus pauvres et les exclus de leurs conditions de vie intolérable. Des femmes musulmanes utilisent une stratégie similaire en mettant en lumière une interprétation du *Coran* conforme aux droits humains, au service d'un féminisme musulman.

On le sait, l'interprétation et la manipulation par le discours est un phénomène très efficace pour asseoir les pouvoirs totalitaires. Un langage simpliste est mieux accueilli, paraît plus juste car plus accessible. Il est plus facile de se dire « les étrangers prennent nos emplois et bénéficient injustement des allocations sociales » que de décrypter l'origine des mouvements migratoires, l'histoire des colonisations et du pillage des ressources des pays du sud. Il est plus facile de voir quels intérêts les plus élevés on peut retirer d'achat ou vente de dollars ou d'actions plutôt que de faire le lien entre ces intérêts et la pression sur les entreprises qui se soumettent à la mise au chômage des travailleur·euse·s pour rendre leurs actions plus rentables. Ceci rejoint l'idée évoquée plus haut que la lecture exige un effort, qu'elle nécessite la volonté de comprendre des choses parfois complexes.

29 Francis George Steiner, *Le Silence des livres,* éd. Arlea, 2017, p. 12.

30 Arnaud de la Croix, *Treize livres maudits,* éd. Racine, 2016, p. 151-152.

31 Ray Bradbury, *Fahrenheit 451,* cité dans *Au bonheur de lire, op. cit.,* p. 78.

32 Francis George Steiner, *op. cit.,* p. 20.

… véhicule du pouvoir et donc de résistance

Un syndicaliste interviewé nous affirme que pour le monde du travail, pour les gens qui sont dominés dans notre société, la lecture devient presque un acte de résistance. Il décrit la prédominance écrasante des réseaux sociaux, des médias, de la télévision qui provoquent des chocs émotionnels et anesthésient la raison par une profonde pauvreté du discours dont nous devrions nous méfier. Il faut *« aller lire un livre pour décoder un discours, prendre du recul pour comprendre une situation plus à fond. »* **[Int.]** Il donne en exemple l'article de Jean-Baptiste Malet « Le système Pierre Rabhi » à lire dans *Le Monde Diplomatique* d'août 2018. Pierre Rabhi dont on parle beaucoup raconte la fable du colibri en lui donnant la morale suivante : chacun doit faire sa part. Mais à l'origine cette fable amérindienne ne se terminait pas là : le colibri continue à mettre de l'eau, il s'épuise et il en meurt. La conclusion de la fable originale est qu'il faut être ensemble pour y arriver, ce qui n'est pas du tout la même chose que ce que Pierre Rabhi raconte. **[Int.]** : *« — Pour nous des mouvements syndicaux, c'est la pire des choses, tout est fait pour nous amener vers l'émotionnel, ne mettre en avant que les comportements individuels et pas de remettre en cause un système qui produit les dégâts. Il est bien plus important de dénoncer le capitalisme et le fait qu'il mène à un certain système de production, que ce soit dans l'agriculture ou les industries. »*

Il plaide pour le rôle émancipateur de la lecture contrairement aux réseaux sociaux qu'il qualifie de « magma » relationnel, où tout semble être dit mais où rien n'est signé ou structuré. Il se désole de la pauvreté des séries télévisées où on montre le monde du travail où les seules préoccupations seraient d'ordre très basiques, évitant ainsi de parler des enjeux. **[Int.]** : *« — On est focalisé·e·s sur des mélodrames de chambre à coucher, même les séries qui se veulent populaires représentent en fait le monde du travail et le peuple comme des imbéciles finis, des espèces d'idiots qui n'ont aucun intérêt pour rien du tout. La lecture a cet intérêt-là, elle nous permet de prendre des distances par rapport à ces réseaux sociaux et cette télévision qui prennent une place démesurée et qui nous orientent vers une façon de voir le monde. Ce n'est pas innocent. »*

Ce qui nous amène à poser la question suivante :

La littérature n'est donc pas toujours émancipatrice ? Serait-elle parfois facteur d'oppression ?

La lecture comme moyen d'émancipation dans certains cas, oui, mais les livres n'ont pas d'obligation de résultat même sur ce plan et certaines littératures agissent carrément en sens inverse. L'émancipation est plutôt une conquête ou même un « cadeau », un surplus au plaisir de lire et d'apprendre, un cadeau qu'apporte ou non une lecture car chacun·e croit lire le même livre mais en réalité il n'en est rien. Chacun·e lit différemment un texte, comprend, intègre et donne des suites différentes à chaque histoire. Ce qui différencie les lecteur·trice·s est la perspicacité à dénicher des titres qui les feront grandir. Car même si un certain type de littérature permet de découvrir, de comprendre ce qui n'est pas dominant dans notre société, ce sont rarement ces livres-là qui sont mis en avant dans les médias ou les têtes de gondoles des grandes surfaces. D'autres livres sont plus rentables, plus faciles à lire. À la rentrée littéraire, on trouve dans ces rayons beaucoup d'ouvrages très nombrilistes, beaucoup de romans qui partent d'histoires individuelles mais ne conduisent pas à réfléchir sur le collectif, sur la société, la remettre en question. Certain·e·s rejettent ce type de lecture et cherchent une littérature qui vise à plus d'émancipation, qui explique d'autres façons de voir le monde, rejettent la façon réactionnaire d'envisager les événements. **[Int.]** : *« — Christine Angot par exemple écrit sur ses ébats sexuels, parle de ceux avec qui elle a couché et tout le monde s'en fout sauf quelques un·e·s probablement. »*

Les mémoires de Michelle Obama qui viennent d'être éditées font également partie de cette litté-

rature de circonstance. Ce journaliste déçu commente lucidement : « Ce qu'elle raconte, excepté une poignée d'anecdotes privées et dépolitisées sur son mari, est d'un intérêt quasi-nul pour le reste de la planète. Le matraquage médiatique qu'on subit ces jours-ci autour de son livre dit peu sur le livre, et tout sur notre statut de colonie culturelle américaine[33]. » Certains livres sont en effet simplement des produits de consommation et s'ils ne marchent pas, il vont au pilon. « Produits d'une société hyperconsommatrice, des millions de bouquins "de circonstance" se trouvent écrits en une semaine sous prétexte que, cette semaine-là, la reine a cassé sa pipe ou le président perdu sa place. […] Le livre, donc, n'est ni plus ni moins qu'un objet de consommation, et tout aussi éphémère qu'un autre : immédiatement passé au pilon s'il ne "marche pas", il meurt le plus souvent sans avoir été lu[34]. »

Ce qui marche très bien, par contre, ce sont les romans *feel good*[35], distrayants, pleins de bons sentiments, qui débitent des stéréotypes à la chaîne. Comme les livres d'Agnès Martin-Lugand, bourrés de clichés. Ce sont la plupart du temps des histoires de femmes qui se rendent compte qu'elles sont passées à côté de leur vie – ce qui est assez positif – mais elles vont tomber amoureuses d'un gars qui est super riche, super beau, quelque chose qui n'existe pas mais « qui flatte nos automatismes, endort notre curiosité », comme l'écrit Daniel Pennac[36]. Énormément de romans *feel good* tiennent du développement personnel qui ne font pas progresser les choses car ils ne s'adressent qu'à un individu, ne remettent pas en question le système qui produit le mal-être. De même les romans « sexo-informatifs » comme ceux de Raphaëlle Giordano, à mi-chemin entre le roman et le documentaire, contiennent des recettes pour aller mieux dans la vie, changer des choses. Ce genre de livre se vend *très très* bien, dans la même veine que le livre *Les Hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus* dont nous parlerons plus en détail dans la section sur l'émancipation des femmes.

À propos de littérature commerciale, une personne interviewée nous confie **[Int.]** : *« — Je me suis promis de lire une fois un Marc Levy, un Éric-Emmanuel Schmitt, ou un Guillaume Musso, parce que des gens me disent "tu critiques mais tu n'as jamais lu". Je critique le système de production industriel de bouquins qui sans doute se ressemblent un peu tous. J'ai l'impression en entendant ces auteurs en interviews que ce sont des écritures assez mécaniques, avec des phrases très courtes, très lisibles forcément, des histoires psychologiques, un peu à la lisière du fantastique. Mais quelle est la lecture du monde, qu'est-ce qu'ils veulent dire du monde à travers leurs livres ? »*

Une jeune lectrice très consciente de ces dérives, dénonce comme étant parfois peu instructifs/constructifs les conseils de lecture reçus à l'école. Elle souligne l'importance des enseignant·e·s et la nécessité d'apprendre à faire le tri. **[Int.]** : *« — Je ne crois pas que le livre soit un facteur d'émancipation en soi. Ça peut aussi être facteur d'oppression. Si on met* Cinquante nuances de Grey *dans les mains d'une petite gamine, elle va apprendre que c'est normal pour les femmes d'être soumises, de répondre au désir des hommes, ce n'est pas de l'émancipation dans ce cas-là. Si je lis* Mein Kampf *d'Hitler toute petite, ça ne va pas être très émancipant, si on a pas l'esprit d'analyse, pas d'esprit critique, pas un peu de formation avant, c'est un matériau brut. Tu t'appropries un truc en le lisant et tu apprends à faire le tri, ça dépend des lectures qu'on conseille. »*

De son côté, un jeune lecteur formule cette idée très pertinente. **[Int.]** : *« — Quand les personnages sont tout noirs ou tout blancs, ça n'aide pas à l'émancipation. Il faut qu'ils soient complexes. »* Ce disant, il argumente en parlant de la simplification des scénarios des dessins animés de Walt Disney assez manichéens basés sur les contes des frères Grimm qui, eux, l'étaient beaucoup moins. Il met en avant

33 David Caviglioli, « Je me suis préparé un sandwich au fromage – On a lu les *Mémoires* de Michelle Obama », in *Le Nouvel Obs,* novembre 2018.
> bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20181115.OBS5497/je-me-suis-prepare-un-sandwich-au-fromage-on-a-lu-les-memoires-de-michelle-obama.html?fbclid=IwAR2DRnX7YtcK_0NEusCas8WfEou4wJqQwnx00R2_sig1mwCzLQMBJx234NU

34 Daniel Pennac, *op. cit.,* p. 160.

35 Ce paragraphe est inspiré de notre rencontre avec une bibliothécaire.

36 Daniel Pennac, *op. cit.*

les films du réalisateur Hayao Miyazaki, notamment *Princesse Mononoké* qui *« ne racontent pas des choses téléphonées, ne tombent pas dans les clichés notamment sur le couple. »* **[Int.]** Ce qui permet la réflexion, c'est le déploiement d'une personnalité dans tout ce qu'elle a de recoins, sombres comme lumineux.

Critère complémentaire, si un roman destiné aux jeunes, parlant de dictature ou de conflit, ne contient pas d'éléments sur le contexte économique, social, s'il évacue des données aussi essentielles et propose naïvement comme issue le dialogue et l'écoute réciproque, il nous semble ne pas correspondre au minimum nécessaire à une ouverture émancipatrice. Deux exemples sont donnés par un enseignant interviewé. Tout d'abord un roman de science-fiction pour adolescent·e·s qui a beaucoup de succès dans les écoles : *Le Combat d'hiver* de Jean-Claude Mourlevat. Il y est question d'une société totalitaire décrite superficiellement, sans un minimum d'explications sur les mécanismes qui permettent à cette société de tenir. On n'y trouve aucun élément qui pourrait faire comprendre les implications économiques par exemple, ni, ce qui serait formatif, par qui cette dictature est soutenue. Quand ce pouvoir dictatorial s'écroule, renversé par des jeunes, on ne saura pas comment cela a pu se produire aussi facilement. La démarche de l'auteur est purement idéaliste. Malgré tout, dans ce roman il est question de conscience politique, d'insurrection, de la volonté de changer les choses et cela, de manière bien écrite, ce qui sauve partiellement le livre. De même notre enseignant a été offusqué en lisant *Une bouteille dans la mer de Gaza* de Valérie Zenatti, auteure israélienne, parce qu'elle met sur pied d'égalité Israéliens et Palestiniens. Il y est proposé la résolution du conflit par l'écoute psychologique, des entretiens réalisés par de jeunes européens, comme si tout cela n'était qu'une question de dialogue, comme si l'histoire de la région était oubliée, comme si les intérêts géostratégiques n'existaient pas.

Se pose alors parfois la question de se débarrasser des livres que nous possédons et qui ne correspondent pas à nos goûts, ou pires, ceux que nous jugeons néfastes. Certain·e·s ont une méthode personnelle radicale pour se débarrasser des livres qu'ils estiment non intéressants ou pires : « Ces autodafés[37] domestiques lui permettaient (à Montalban) de faire une critique radicale, brûlante, de quelques ouvrages de ses contemporains qui n'étaient pas de ses amis et dont, surtout, il ne partageait ni l'éthique ni l'esthétique[38]. » Il y a cependant d'autres solutions que la destruction par le feu… Quand cette lectrice tombe sur un livre qui ne correspond pas du tout à son goût, qu'elle trouve un roman répugnant du point de vue des idées distillées, elle a du mal à le détruire. Elle écrit alors des commentaires qui pourront faire réfléchir le prochain lecteur. **[Int.]** : *« — Je le mets dans une "boîte à livres" – il y en a de plus en plus sur la devanture de particuliers ou dans des magasins bio par exemple – mais avant, en première page j'écris des remarques, des mises en garde pour le lecteur suivant éventuel, je corne les pages où j'ai souligné des passages, racistes ou sexistes la plupart du temps. Un cas extrême sont les livres d'Éric Zemmour que je me déciderais bien à brûler ! »* ◆

37 Destruction par le feu.

38 Michèle Gazier, *Le Goût de la lecture,* éd. Mercure de France, 2010, p. 105.

LA LECTURE ET L'ÉMANCIPATION DES FEMMES

La Raison veut que chaque sexe soit à sa place, et s'y tienne.
Sylvain Maréchal

L'accès au savoir des femmes a toujours été une question politique.
Une interviewée

Sylvain Maréchal, dont nous citions déjà dans le prélude de ce texte le *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*[39], collectionne les arguments les plus éculés contre l'instruction des filles. Celui-ci est convaincu de l'infériorité des femmes et se trouve dans l'obligation d'en constater la conséquence, qui ne pourrait être autre que la domination des hommes sur les femmes. Un point de vue réactionnaire, qui interdit toute participation des femmes à la sphère publique. Il faut, insiste-t-il, ramener les femmes dans l'espace privé de la maison en évoquant le danger pour les mœurs et pour la chose publique si elles s'occupent de la vie de la Cité.

Bien que ce soit difficile à croire, ce projet qui date de 1801, semble avoir été pris au sérieux. Deux femmes[40] ont répondu à l'époque en réfutant point par point les arguments du projet, jamais adopté bien entendu. Mais quoi qu'il en soit, ces idées auront la vie longue, des idées qui, bien après 1801, viendront renforcer les inégalités de genre dans le domaine de l'éducation. L'accès au savoir des femmes a toujours été une question politique, la conquête d'un espace autonome. Il aura fallu des siècles chez nous avant qu'il soit accordé aux femmes de lire à leur guise. Ce qui leur incombait d'abord, c'était les tâches domestiques, s'occuper des enfants, des personnes dépendantes, de cuisiner, s'occuper du linge et de la maison. Mais si elles apprennent à lire et y prennent goût, non seulement elles diminuent leur temps de travail domestique, mais ont accès au savoir, à l'imagination, à la possibilité de faire autre chose, d'étudier, de s'épanouir en dehors des liens du

39 Sylvain Maréchal, *op. cit.*

40 Marie-Armande-Jeanne Gacon-Dufour, « Contre le projet de loi de S. M. portant défense d'apprendre à lire aux femmes par une femme qui ne se pique pas d'être femme de lettres » et la seconde, l'écrivaine, journaliste et éditrice Albertine Clément-Hémery, « Les femmes vengées de la sottise d'un philosophe du jour ou Réponse au projet de loi de S. M. portant défense d'apprendre à lire aux femmes ».

mariage, etc. Les femmes deviennent donc dangereuses pour l'équilibre de la société. En lisant, elles s'approprient des connaissances auxquelles la société ne les avait pas prédestinées. De plus, encore aujourd'hui, l'analphabétisme touche plus de filles que de garçons dans le monde. Et même si elles sont alphabétisées, il leur faut du temps et du silence pour lire, deux denrées rares pour les filles dans de nombreux pays, et devenues rares pour tou·te·s chez nous. « Au fur et à mesure que la civilisation urbaine et industrielle assoit sa domination, le niveau de nuisance sonore connaît une inflation exponentielle, qui confine aujourd'hui à la folie. […] Le silence est devenu un luxe. Et seuls les plus fortunés peuvent espérer échapper à l'invasion du grand tohu-bohu technologique[41].» Une interviewée parle de son expérience personnelle : **[Int.]** : *« — Il faut avoir l'esprit disponible pour lire posément, apprécier la qualité de l'écriture. »*

Dans un domaine qui touche de près la qualité de vie des femmes, l'éducation sexuelle, l'éducation aux relations femmes-hommes est dénoncée par une jeune lectrice qui estime que certains livres, qu'ils soient du début du siècle ou actuels, sont franchement rétrogrades. Elle nous raconte avoir trouvé dans un grenier familial un livre de 1924 intitulé *Faire de bonnes épouses.* Son indignation s'étend sur plusieurs générations. **[Int.]** : *« — C'est effrayant de se rendre compte du pouvoir de l'Église parce que c'est écrit par* (entre autres) *des curés ce genre de trucs, et du bourrage de crâne dont on a été victimes et dont nos mères ont aussi été victimes car c'était offert aux jeunes filles. C'est scandaleux, on y dit que les femmes sont dans l'émotionnel, que les hommes sont plus rationnels, intellectuels.» Les Hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus »,* ce best-seller de John Gray, qu'on peut qualifier de livre de recettes conjugales est aussi dans cette ligne-là. Il vise à instaurer la paix des ménages mais en réalité caricature les deux sexes, renforce l'idée que les comportements des hommes et des femmes sont naturels, non dépendants de la socialisation, qu'il faut les respecter et s'adapter. La puissance de cette nébuleuse se répand par le livre, les représentations théâtrales à grand succès, les services *online,* et, si affinité, les couples peuvent se rendre dans un centre situé en Angleterre, y séjourner et assister à des séminaires, s'exercer à utiliser la méthode. Une jeune femme explicite : **[Int.]** : *« — Oui, il faut le brûler* (rires). *On n'est pas différents par nature, c'est l'éducation qui fait de nous des filles. Je ne suis pas née en portant des talons et mettant du vernis sur mes ongles, c'est parce que j'ai vu d'autres femmes le faire et qu'on m'a expliqué que les femmes font ça. Spontanément, je n'ai pas envie de me raser les jambes, c'est toute une éducation, avec la publicité, des non-dits qu'on te pousse à faire certaines choses petit à petit. »*

De grandes figures du féminisme, dont Benoîte Groult, écrivaine, citée à deux reprises au moins par nos interviewées, auteure en 1975 de *Ainsi soit-elle*[42] ont mis au jour et analysé certaines conditions de femmes insoutenables, notamment l'excision, pratique dont personne ne parlait à l'époque. **[Int.]** : *« — Même si je ne me rappelle pas de tout le contenu de ce livre, ça laisse des traces, ça imprègne. »*

Les contes également véhiculent toute une série de valeurs liées à l'éducation des femmes,… l'air de rien… *La Princesse au petit pois* qui passe une mauvaise nuit parce qu'elle sent un petit pois glissé sous une énorme épaisseur de matelas. C'est assez élitiste, il est sous-entendu qu'une fille du peuple ne l'aurait pas senti. On employait ce conte pour l'éducation, pour réprimander la moindre plainte « ne te prends pas pour une princesse au petit pois ». Ou encore le conte du petit chaperon rouge qui apprend aux filles à ne pas faire ce qu'elles veulent, aller se promener dans la forêt par exemple, parler aux inconnus, aux étrangers, faire de nouvelles rencontres.

Actuellement, de plus en plus d'auteures conquièrent un public avec des livres engagés, qui éclairent de façon sensible diverses facettes de la condition féminine, différentes formes de domination auxquelles les femmes doivent faire face. Nous ne pouvons citer que quelques écrivaines parmi les nombreuses femmes qui méritent d'être lues, Chimamanda Ngozi Adichie, auteure nigériane de *Americanah,* Roxane Gay, essayiste féministe américaine, Leïla Slimani, auteure franco-marocaine

41 Francis George Steiner, *op. cit.,* p. 22-24.

42 Benoîte Groult, *Ainsi soit-elle,* éd. Le Livre de Poche, 1977. Paru pour la première fois en 1975, ce livre a eu un grand retentissement et est encore réédité.

du livre *Le Diable est dans les détails,* Marie NDiaye, auteure française de *Trois femmes puissantes* et Silvia Federici, essayiste italienne. Toni Morisson, prix Nobel 1993, immense écrivaine noire américaine, ranime la mémoire et transcende la douleur des noir·e·s américain·e·s, des opprimé·e·s.

Un livre peut illustrer un phénomène de discrimination envers les femmes sans que ce soit son but premier. *Le Premier Siècle après Béatrice* d'Amin Maalouf, livre d'anticipation, met en scène une société où il n'y a plus que des hommes, les filles ne naissent plus. Cette fiction rejoint malheureusement une phénomène déjà présent. Dans certains pays à forte culture patriarcale, les avortements sélectifs concernant les fœtus féminins déséquilibrent le *sex-ratio.* Même si des lois interdisent ce type de discrimination envers les filles, elle s'étend en Inde, en Chine mais aussi au Vietnam ou dans le sud-est de l'Europe. Ce phénomène engendre des violences sur les jeunes filles par la présence de nombreux hommes en mal d'épouse[43].

Ces quelques remarques sur les femmes et la lecture ne font bien évidemment pas le tour de la question mais illustrent l'importance pour elles, pour nous, de lutter pour l'instruction des filles. Malala Yousafzai, prix Nobel de la paix en 2014, est devenue à 17 ans, la personnalité emblématique de ce combat pour tous les enfants mais plus spécifiquement pour les filles[44].

Un dernier point important qui nous tient à cœur et dont nous sommes fière est la mise en place, depuis le début des années 2000 d'un rayon de livres féministes à la librairie de *Barricade,* alors qu'il n'en existait pas à cette époque en Belgique francophone. Ce sont des livres qui attirent l'attention sur le mouvement social des femmes, dont le nôtre, *Féminismes pluriels*[45], qui permet en deux tableaux de visualiser les différentes étapes du mouvement et ses revendications en Belgique ainsi que les différents courants de pensée qui l'animent. ◆

43 « Le déficit démographique de filles en Asie, conséquence du "culte" pour les garçons », in *Le Monde,* 8 mars 2007.

44 *Malala Yousafzai plaide pour l'éducation des filles* [vidéo].
> youtu.be/imJlW7XRGiQ

45 Nicole Van Enis, *Féminismes pluriels,* éd. Aden, 2012.

The Man of Letters or Pierrot's Alphabet, Bowles and Carver, 1794. *Wikimedias commons.*

QUELS CRITÈRES DE SÉLECTION D'UN LIVRE ?

Toutes les lectures ne se valent pas, toute la littérature ne se vaut pas,
ni sur la forme, ni sur le fond évidemment.
Une interviewée

Être perdu dans un choix de lecture, c'est arrivé probablement à tout le monde. Dans certaines bibliothèques, il y a des dizaines de milliers de bouquins. Mais comment arriver à ceux qui nous plairont, qui nous intéresseront ?

Nous avons demandé à nos interviewé·e·s comment ils choisissent leurs lectures, quels sont leurs critères.

Choisissez-vous d'après des critères très précis de contenu, de style, ou après recommandations d'un·e ami·e, d'un·e professionnel·le de la littérature, bibliothécaire, libraire ou via des articles de critiques littéraires ?

Certain·e·s lecteur·trice·s se sont forgé une idée claire de leurs attentes, illes se basent sur des grilles de lecture précises qui leur permettent de faire le tri entre ce qui, pour eux, est bon ou mauvais. Mais la plupart des personnes disent tout d'abord qu'elles veulent « apprendre quelque chose en lisant », qu'il y ait une dimension historique ou sociale, qu'elles puissent s'instruire au milieu de la fiction, découvrir l'ambiance d'une époque, la vie quotidienne, sur différents continents, les coutumes. Des histoires réelles même si tout ne doit pas avoir été vécu. Parfois de la science-fiction, des policiers ou de la bande dessinée, des articles de journaux. **[Int.]** : *« — Même si on est dans un roman avec du réalisme magique comme dans « Cent ans de solitude » de Marquez, même si on est dans le fantastique, dans la science-fiction, ça parle quand même toujours du monde tel qu'il est là maintenant. »* D'autres expriment leur souhait d'être secoué·e·s, interpellé·e·s. **[Int.]** : *« — J'aime les livres qui me posent des questions : moi, si j'étais dans ce cas-là qu'est-ce que je ferais ? »*

Certains insistent sur la cohérence et la complexité des caractères des personnages qui nécessitent un peu de profondeur psychologique dans les relations humaines.

Le style importe également, il faut une qualité d'écriture, une cohérence de style, de bonnes traductions. **[Int.]** : *« — Il y a des trucs fort intéressants mais trop mal écrits. Il y a un plaisir du style pour lui-même. »*

Un enseignant détaille sa grille de lecture explicite, le livre doit être *« sérieux dans la lecture du monde, qu'il y ait toujours sous-jacente une lecture matérialiste de la réalité. Qu'est-ce que l'auteur·e veut dire du monde à travers son livre ? »* **[Int.]** La démarche matérialiste signifie que l'impact du contexte économique et social soit présent dans le roman, que le contexte soit décrit avec un minimum de rigueur, que les enjeux soient abordés clairement, que les pouvoir financiers, industriels, militaires, politiques, soient présentés pour ce qu'ils sont. **[Int.]** : *« — Je lis par exemple* Be Safe *de Xavier Laurent Petit à mes élèves parce que l'auteur ne fait pas preuve d'une bête neutralité. Il y a le discours officiel américain qui dit qu'on va en Irak pour la démocratie, la liberté, etc., mais tout ça est balayé dans le roman, démonté, sans pour autant être une analyse. Le personnage principal est confronté à la réalité de la résistance des populations irakienne, à leur haine. »* Le même enseignant est consterné par un certain genre de littérature recommandé aux écoles et aux enseignant·e·s, et qui passe très bien parce qu'il contient un vernis humaniste. On y parle des souffrances de deux camps par exemple, mais en concluant que la solution est dans l'écoute, la compréhension mutuelle, la création de cellules d'aide psychologique. Sans réclamer du roman un discours politique structuré, il demande qu'il soit ancré dans les réalités sociologiques des gens, que ne soient pas évacués les enjeux politiques, stratégiques. Sinon cela lui paraît trop superficiel.

De son côté, une jeune lectrice parle de sa prédilection pour les lectures qui contiennent une grille d'analyse féministe et marxiste « *des livres engagés dans la gauche avec une vision de la société qui ne fonctionne pas au mérite. S'en sortir dans la vie n'est pas juste une question de combat individuel. La société capitaliste par exemple est basée sur l'oppression des femmes avec le travail gratuit des femmes, Silvia Federici*[46] *en parle dans son livre* Caliban et la sorcière. *Pour fonctionner la société a besoin que les femmes restent à la maison, fassent des gosses pour que les maris puissent aller bosser par exemple. Parfois la société est organisée de telle manière que tu ne puisses pas faire certaines choses. Mais bien rappeler que ce n'est pas parce qu'il n'y aurait plus le capitalisme qu'il n'y aurait plus le patriarcat. »* **[Int.]**

Un lecteur n'apprécie vraiment un·e auteur·e que lorsqu'ille va au bout de son raisonnement. Il donne pour contre-exemple un essai de Boris Cyrulnik sur la résilience. Tout en le trouvant très compétent et intéressant, il trouve qu'il s'arrête à un moment de son raisonnement, n'aborde pas les questions de société, ne remet pas en cause le système capitaliste qui produit les souffrances par ailleurs très bien décrites. Pourquoi, se demande-t-il, l'auteur ne franchit-il pas un pas supplémentaire ?

Où trouvez-vous des conseils de lecture ?

C'est en tirant un fil de lectures diverses que cette personne a découvert dans les carnets de Sepulveda, l'auteure Dulce Chacone, *Voix endormies,* roman qui se situe après la guerre civile, sous la dictature de Franco alors qu'il reste des poches de résistance dans le maquis. L'auteure fait revivre des femmes qui ont disparu, très probablement fusillées. Un chemin parcouru à partir de rencontres et la lecture d'un auteur. **[Int.]** : *« — Après mes études, j'ai été dégoûté de la lecture. Des années plus tard, une voisine de bureau m'a parlé de Luis Sepulveda,* Le Vieux qui lisait des romans d'amour, *et j'ai repris goût à la lecture. Puis avec une certaine maturité, petit à petit j'ai découvert des livres recommandés dans des articles dans la presse, de gauche pour moi, c'est* Le Monde diplo ; l'Humanité *a aussi de très bons articles. »*
Les conseils arrivent parfois à partir d'une émission radio ou télévisée. La Première est citée comme radio intéressante, de même que l'émission télévisée La Grande Librairie. Les suggestions viennent

46 Silvia Federici, *Caliban et la sorcière,* éd. Entremonde, 2017.

aussi parfois d'un article de revue, comme le raconte une interviewée : **[Int.]** : *« — Il y a longtemps, dans la* Revue nouvelle, *j'avais lu un article sur Daniel Pennac et j'avais lu toute la série des Malaussène qui se passe dans un quartier populaire, une saga familiale racontée avec humour, des rencontres entre générations, nationalités…»* Les libraires, des personnes de confiance, les enfants, la famille, le bouche à oreille sont des sources fréquemment citées, des présentations de livres par des associations également : **[Int.]** : *« — J'achète parfois un livre lors d'une conférence débat accompagnée d'un stand, ou dans une librairie au pied de la rue, qui s'appelle* Entre-Temps *et qui affiche des choses intéressantes aussi* (rires). » La participation à des clubs de lecture dans des bibliothèques ou ailleurs, entre ami·e·s sont aussi des lieux précieux, des occasions pour échanger des idées de lectures. ◆

Partage de lectures © Nicole Van Enis.

DONNER ACCÈS AUX LIVRES EST UN SERVICE PUBLIC

Dans la chambre de ma grand-mère les livres étaient couchés ;
elle les empruntait à un cabinet de lecture […]
Chaque vendredi, elle s'habillait pour sortir et disait « Je vais les rendre ».
Jean-Paul Sartre

Le « cabinet de lecture » serait l'ancêtre des bibliothèques publiques ? *Wikipedia* nous apprend que c'est « un établissement où le public du XVIIIe et du XIXe siècle pouvait lire, moyennant une faible rétribution, les feuilles publiques et les ouvrages nouveaux et anciens ».

Si on cherche une preuve de l'importance des livres et de la peur des pouvoirs en place qu'ils soient lus par tout le monde, quelques exemples de l'histoire suffisent à nous convaincre. Kamel Daoud commentant son dernier livre paru, *Le Peintre dévorant la femme*[47], souligne cette réalité : « Tous les régimes durs commencent par détruire la culture[48] ». Caligula, empereur romain du premier siècle de notre ère, ordonna de brûler tous les ouvrages d'Homère. En 1933, les nazis détruisent par le feu les ouvrages jugés dissidents ou dont les auteurs étaient juifs, communistes, modernes, féministes ou pacifistes[49]. En 1973, au Chili, après le coup d'État du général Augusto Pinochet, la liberté de la presse est abolie. Parmi de nombreux autres crimes, tout ce qui est littérature de gauche est interdit, des centaines de milliers de livres sont brûlés. Et ce n'est pas terminé, d'autres pouvoirs n'hésitent pas à censurer des auteur·e·s, à les obliger à l'exil telle Taslima Nasreen, écrivaine bengalie, qui a dû quitter son pays en 1994 après avoir été la cible de fatwas suite à des ouvrages portant sur la religion ou Salman Rushdie plus connu pour la fatwa qui le poursuit depuis 1989. Ajoutons, parmi ces crimes contre la culture, qu'entre 2010 et 2017, 478 bibliothèques ont été fermées sous le gouvernement Tory en Grande-Bretagne[50] !

47 Kamel Daoud, *Le Peintre dévorant la femme,* éd. Stock, 2018.

48 Phrase notée au vol lors d'une interview de l'auteur entendue à la radio en octobre 2018.

49 On trouve de nombreux autres exemples dans l'ouvrage de Lucien Polastron, *Livres en feu – Histoire de la destruction sans fin des bibliothèques,* éd. Denoël, 2004.

50 Merci Olivier pour cette info.
> theguardian.com/commentisfree/2017/dec/15/tories-libraries-social-mobility-conservative

Par ailleurs, certaines politiques publiques voient dans les arts et la culture « des fioritures inutiles à un moment où les pays doivent se débarrasser de tous les éléments inutiles pour rester compétitifs sur le marché mondial[51] ». Fait révélateur des priorités et valeurs, signe des temps, de plus en plus répandues, Michèle Petit mentionne dans son livre cité plus haut *Éloge de la lecture,* la fermeture d'activités en 2016 dans 26 universités japonaises des départements dédiés à l'enseignement des sciences sociales sur ordre de leur ministre de développer des champs avec des valeurs plus « utilitaires ».

Chez nous, l'accès aux livres est – encore – assuré par la présence de nombreuses bibliothèques publiques, paroissiales, communales ou provinciales, elles foisonnent dans les quartiers. À raison d'un faible prix d'inscription annuel, elles sont accessibles presque gratuitement ce qui permet d'emprunter des ouvrages pour celleux qui n'ont pas les moyens d'en acheter. Les prêts donnent aussi la possibilité de se tromper dans ses choix littéraires, sans prendre de risque financier. Le manque d'argent et parfois en conséquence, l'absence de livres dans certaines familles, ont marqué plusieurs de nos interviewé·e·s. Pour certain·e·s la lecture fut un combat.

Cependant, malgré la gratuité, il faut bien constater une faible fréquentation des bibliothèques. D'autres facteurs en seraient la cause, notamment, sociaux ou culturels, liés à des habitudes familiales ou des manques de formation. Une bibliothécaire raconte : **[Int.]** : *« — Le public qui vient en bibliothèque n'est pas foncièrement défavorisé, malgré qu'on soit dans une commune relativement défavorisée au niveau socio-culturel. C'est une véritable chance pour des enfants qui viennent avec l'école parce qu'ils ne viendraient pas juste avec leurs parents. Ils ramènent des livres empruntés à la bibliothèque à la maison. Ils ont le droit de prendre ce qui les intéresse. Mais ces visites ne sont pas dans le programme, c'est lié à la bonne volonté, à la sensibilisation des directeur·trice·s et des enseignant·e·s. Certains enfants qui sont venus avec l'école, amènent leurs parents à la bibliothèque, c'est super chouette mais c'est très rare. D'autres reviennent tous seuls même si l'école arrête de les y conduire. »* Capter un public adulte en difficulté est beaucoup plus compliqué. **[Int.]** : *« — Sauf quelques exceptions, on a plutôt des gens qui ont fait des études, qui sont cultivés. »*

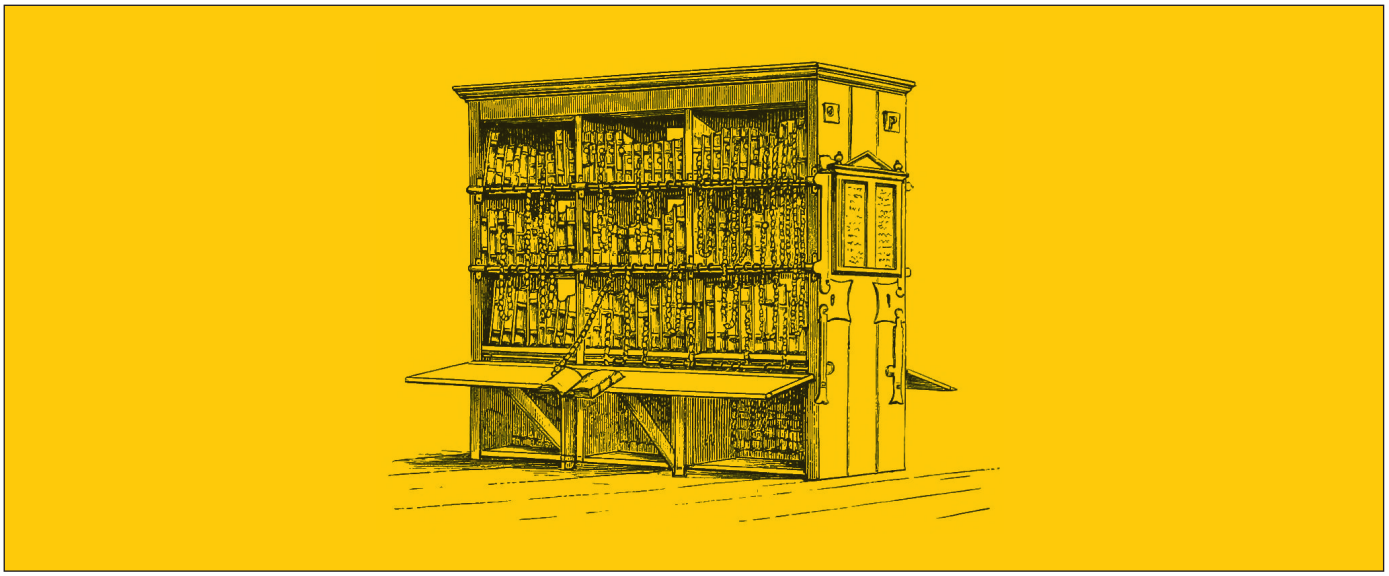
Les bibliothèques ont plusieurs rôles

L'article premier du décret qui régit le service public de la lecture stipule que « [l]a bibliothèque publique doit être adaptée aux besoins de l'Éducation permanente de l'ensemble de la population qu'elle dessert » ce qui conforte les bibliothécaires dans leur désir d'organiser des rencontres et activités diverses tout public et gratuites autour du livre. Ces animations destinées à toutes les tranches d'âge sont l'espoir d'attirer un public plus large. **[Int.]** : *« — Ce qui intéresse les gens ce sont les animations, concrètes et collectives. Les enfants viennent aux heures du conte à la bibliothèque à partir de deux ou trois mois. Généralement les parents les amènent plutôt à partir de six mois. On peut commencer ça très très très jeune. L'animatrice utilise beaucoup les contines, les jeux de doigts. Ce sont des séances assez courtes, très ritualisées. »*

Concernant le choix des livres, ceux dont on entend parler à la télévision, à la radio, dans les médias en général, sont simplement ceux qui bénéficient de larges moyens de diffusion, souvent sans autre véritable critère mais sont ceux que les personnes réclament le plus. **[Int.]** : *« — À part des maisons françaises très connues, le Seuil, Gallimard, et quelques autres, des maisons belges reconnues par la communauté française, les éditions du Cerisier par exemple ont peu ou pas de moyens de marketing. Or, c'est comme ça que ça fonctionne et donc il est plus difficile d'accéder à certains bons ouvrages qu'au dernier d'Amélie Nothomb. »* Une bibliothécaire, au contraire, peut conseiller un livre vers lequel le lecteur·trice n'irait pas spontanément. Comme il n'y a pas de rapport à l'argent, qu'il n'y a pas

51 Michèle Petit, *op. cit.,* p. 10.

d'exigence de rentabilité, le service public permet d'être dans une vraie sincérité sans autre intérêt que celui de la diffusion culturelle. Certain·e·s bibliothécaires ne se privent pas de défendre des livres plutôt que d'autres pour disséminer différentes façons d'envisager les choses, c'est très partial, mais en même temps aucune attitude n'est vraiment neutre et cela leur semble plus honnête. **[Int.]** : *« — Par exemple sur la question des migrant·e·s, prêter certains romans permet de faire changer le regard des lecteur·trice·s. Et pour la préparation de rencontres littéraires par exemple, j'ajuste un peu le curseur vers le haut par rapport à ce que les personnes demandent habituellement, je choisis des romans plus écrits, plus littéraires, plus difficiles par le sujet aussi. »* ◆



Unknown, Bookcase in Hereford Cathedral, 1894. *Wikimedias commons.*

CONCLUSIONS

La majeure partie de l'humanité ne lit pas de livres. Mais elle chante et danse.
George Steiner[52]

Des gens ne lisent pas et je ne fais pas de prosélytisme avec eux.
Ils trouvent de la richesse ailleurs, le cinéma est aussi quelque chose de formidable.
Une bibliothécaire

« Est-ce que les livres peuvent nous aider ? » demande un personnage de Ray Bradbury dans *Fahrenheit 451.* Oui, répond en substance son interlocuteur, mais seulement si la qualité de l'information est présente. Puis il faut avoir le loisir d'assimiler, de réfléchir, de s'approprier ces informations et d'avoir ensuite la possibilité, si on en a la volonté, de mettre en pratique, de mener des actions à partir de ce qu'on a appris. Pour Michèle Petit, une condition s'ajoute à celles-ci. Pour que la littérature et l'art rendent le monde meilleur, il faut que le lecteur soit accompagné, qu'il puisse mettre des paroles sur ce qu'il a lu, qu'il puisse échanger. Pour les plus jeunes, elle insiste sur la nécessité d'un accompagnement, « un accueil, une écoute, beaucoup de conversations » écrit-elle[53]. Ce qui rejoint les propos d'une interviewée qui parle « d'apprendre à faire le tri ». Il s'agit bien ici d'espaces de paroles et non de discours. « Parler et à plus forte raison discourir, ce n'est pas communiquer, c'est assujettir » met en garde Roland Barthes[54].

La littérature n'est pas toujours libératrice, émancipatrice, elle n'aide pas toujours à acquérir un esprit critique, elle est parfois instrumentalisée. Sans assimiler toutes les méthodes d'éducation à de l'assujettissement, la lecture fut souvent utilisée à toutes les époques à des fins éducatives y compris répressives, punitives. Il s'agissait de surveiller les petit·e·s lecteur·trice·s, de veiller à leur éducation dans tous les domaines. Dans les années 60, dans nos contrées, on parlait encore de la mauvaise influence des livres et les critères de sélection étaient sévères. Une interviewée attire notre attention

52 Francis George Steiner, *op. cit.,* p. 8.

53 Michèle Petit, *op. cit.,* p. 8 et 12-13.

54 Discours de Roland Barthes au Collège de France, 1977.

sur les ouvrages de fiction de Berthe Bernage, la série des *Brigitte*[55], que sa mère lui faisait lire dans les années 60, véritables étalages d'idées réactionnaires, empreints de sexisme et de racisme bienveillants.

Les parents « dignes de cette fonction » sélectionnaient la lecture de leurs enfants en profitant de chaque occasion. Dans certaines familles on donnait par exemple des lectures édifiantes, des vies de saints et de saintes, aux petits malades pour développer leur sensibilité religieuse et combattre leur penchant à la désobéissance. Lire oui, mais pas n'importe quoi ! À juste titre, comme nous l'avons sous-entendu dans le préambule, les enfants auraient pu apprendre de sales choses réservées aux adultes. Ils auraient pu se rendre compte que le monde n'était pas que ce que leurs parents leur présentaient et auraient pu poser des questions déplacées, pire, se révolter. Un enfant, c'est menteur, dispersé, désobéissant, pervers. Une bonne lecture, une saine lecture, pouvait, dans l'état affaibli où il se trouvait le faire réfléchir sur son manque d'obéissance (ne pas mettre son écharpe et sa cagoule quand il fait froid par exemple), son comportement général dissipé (parler à table sans qu'on le lui ait demandé), difficile à supporter par ses parents pourtant si prompts à se sacrifier pour lui, réfléchir à son manque de volonté de leur plaire. Face à la souffrance des martyrs, celle du petit malade était bien peu de chose, qu'il arrête de se plaindre et de gémir et qu'il prenne ses potions amères sans rechigner. Et puis ces belles histoires de tortures, Christine, les seins arrachés par des tenailles, Julienne flagellée, Anastasie brûlée, Marie l'Égyptienne faisant pénitence au désert, André mis en croix, Sébastien transpercé de flèches, etc., étaient aussi une plongée dans l'ambiance d'époques révolues. « Tous sont beaux, forts, victorieux. De grandes lueurs les environnent, leur visage resplendit, ils meurent pleins de gloire. La joie commence aux privations qui tuent les corps […] Puis, en face des saints, voici les diables innombrables. Satan, qui rôde, revêt toutes les formes, se déguise en femme *(sic)* » écrit Émile Zola dans *Le Rêve*[56]. Il était donc instructif de craindre toutes ces forces du mal mais aussi de connaître les actes de bravoure de nos ancêtres, apprendre au passage à respecter ses aîné·e·s. Apprendre également à prier comme les saint·e·s pour les pauvres petits Chinois qui mouraient de faim et les Indiens qui avaient assassiné nos missionnaires. Une petite leçon d'éducation sexuelle au passage ? « Quand une vierge fait le signe de croix, tout l'enfer s'écroule », efficace, non ?

On donnait également à lire aux enfants les livres de la Comtesse de Ségur[57], bien propres à apprendre la différence entre le bien et le mal et à trembler devant les conséquences d'actes qualifiés de bêtises mais punis de manière cruelle et violente. La disproportion des punitions et les humiliations avaient pour but d'inculquer l'obéissance et l'interdiction de réfléchir par soi-même, d'être créatif·ve. L'autrice semble avoir voulu dénoncer ce mode d'éducation en écrivant notamment que Sophie et Paul, les deux héros, n'ont pas eu des parents aimants. Mais la critique catholique de l'époque s'y est trompée en faisant son éloge. La censure s'en est mêlée également en l'obligeant à transmettre des messages moraux. L'autrice, malgré elle, aurait directement encouragé ces principes d'éducation plus proches de la domestication que de l'éducation.

Passons… Outre certains mauvais usages, Manguel qualifie la littérature de ce beau paradoxe « captivité heureuse ». Captivé·e, absent·e au monde qui l'entoure, le lecteur·trice ne voit pas passer le temps comme le bourreau de Shéhérazade qu'elle détourne avec ses mille et unes histoires.

55 Encore disponibles sur le site www.chire.fr., site qui met en vente des livres tels que *Les Victoires du révisionnisme* de Robert Faurisson, ou la revue *Tabou* qui publie des articles tels que « Retrouvailles de juifs tenus pour "exterminés" par le Troisième Reich », « Révisionnistes des catacombes » et « Répression du révisionnisme », ce qui donne une idée des options de ce site catholique d'un autre âge. Édifiant !

56 Émile Zola, cité dans *Au bonheur de lire, op. cit.,* p. 66.

57 Autrice ayant vécu de 1799 à 1874 dont la *Trilogie de Fleurville,* comportant *Les Petites Filles modèles*, *Les Malheurs de Sophie* et *Les Vacances,* est disponible et régulièrement rééditée chez Hachette Jeunesse. Ce paragraphe est inspiré d'un exposé de Maud Hagelstein en octobre 2018 (FNRS/ULiège).

[Int.] : *« — J'ai le sentiment très vif que je n'aurai pas le temps d'assouvir ma curiosité. »*

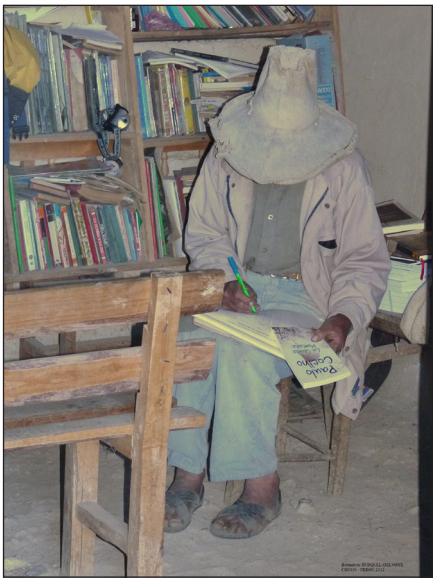
[Int. / bibliothécaire] : *« — Se demander combien de temps il te reste à vivre et calculer le nombre de pages encore potentiellement accessibles est une mauvaise question. Lire c'est quand on a envie de lire un livre et le nombre de pages n'a aucune importance. Le moteur est lié à l'état dans lequel tu es au moment où tu vas prendre le livre en main et le choisir. »*

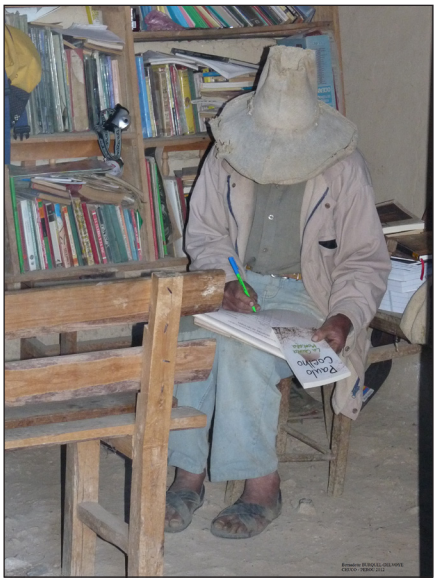
Si certain·e·s ont trouvé les clés du lecteur heureux sous forme de grilles de référence et savent où creuser, d'autres sont plus éclectiques et continuent à chercher. Il y a un temps pour lire certains livres, il faut parfois être exigeant, parfois se laisser aller à la facilité tout en sachant qu'ils risquent d'endormir notre curiosité. Il n'y a pas d'obligation en la matière. Daniel Pennac nous rappelle « le droit de lire n'importe quoi » parmi les droits imprescriptibles du lecteur[58] tout en dénonçant la lecture industrielle qui est bourrée de clichés et fait commerce de bons sentiments et d'informations *people* pour faire fructifier la demande.

Chaque lecture s'ajoute à celles qu'on a déjà parcourues, permet de comparer, de progresser dans ses exigences. Les histoires de notre enfance, de héros et même d'héroïnes parfois, d'animaux, d'habitant·e·s de contrées lointaines, d'événements tragiques ou spectaculaires, d'histoires drôles et décalées, se mêlent aux histoires pour adultes, aux frontières dépassées, aux pulsions éventées, aux moments privilégiés intimes ou partagés. Le seul risque qu'on prend, comme nous l'écrivions dans le préambule, est de voir ses opinions évoluer, de remettre en question ses manières de penser et d'agir.

Terminons par ce conseil qui ouvre des portes « Ce dont il s'agit dans la lecture, c'est de former le "cœur intelligent" comme aurait dit Hannah Arendt. Elle aurait rappelé qu'il faut transmettre le monde aux enfants, leur apprendre à l'aimer, pour qu'un jour, ils aient le désir d'en prendre la responsabilité. Car c'est l'amour du monde qui nous donne une tournure d'esprit politique[59]. »

Nicole Van Enis





58 Daniel Pennac, *op. cit.*, p. 180.

59 Michèle Petit, *op. cit.*, p. 13.

Photos : Don Pascual, un responsable du réseau des bibliothèques rurales de Cajamarca, Chuco, province de San Marcos (Andes du Nord Pérou) © (*avec l'aimable autorisation de*) Bernadette Delvoye

SOURCES ET LIVRES CONSULTÉS[60]

— Collectif, *Au bonheur de lire,* éd. Gallimard, 2004 ;
— Collectif, *Lire est le propre de l'homme – Témoignages et réflexions de 50 auteurs de livres pour l'enfance et la jeunesse,* éd. EDL, 2011 ;
— Collectif, Erik Orsenna (dir.), *Patrimoine de l'humanité, Mémoire du Monde II – Asie, Afrique, Amérique,* éd. National Geographic, 2016 ;
— Collectif, Raymond Queneau (dir.), *Pour une bibliothèque idéale,* éd. Gallimard, 1956
— Kaouther Adimi, *Nos richesses,* éd. Seuil, 2017 ;
— Laure Adler, *Les Femmes qui lisent sont dangereuses,* éd. Flammarion, 2015 ;
— Mélissa Blais et Francis Dupuis-Déri, *Le Mouvement masculiniste au Québec – L'antiféminisme démasqué,* éd. Remue-Ménage, 2008 ;
— Charles Dantzig, *Pourquoi lire ?,* éd. Grasset, 2010 ;
— Arnaud de la Croix, *Treize livres maudits,* éd. Racine, 2016 ;
— Umberto Eco et Jean-Claude Carrière, *N'espérez pas vous débarrasser des livres,* éd. Grasset, 2009
— Asli Erdogan, *Le Silence même n'est plus à toi,* éd. Actes Sud, 2017 ;
— Michèle Gazier, *Le Goût de la lecture,* éd. Mercure de France, 2010 ;
— Serge Grand, *Ces Bonnes Femmes du XVIIIe – Flâneries à travers les salons littéraires,* éd. Pierre Horay, 1985 ;
— Benoîte Groult, *Ainsi soit-elle,* Le livre de Poche, 1977 ;
— Guglielmo Cavallo et Roger Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental,* éd.Seuil, 2001
— Hermann Hesse, *Une bibliothèque idéale,* éd. Rivages, 2012 ;
— Alberto Manguel, *Une histoire de la lecture,* éd. Actes Sud, 2006 ;
— Alberto Manguel, *La Bibliothèque, la nuit,* éd. Actes Sud, 2008 ;
— Sylvain Maréchal, *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes,* préfacé par Michelle Perrot, éd. Fayard, 2007 ;
— Christian Maurel, *Éducation populaire et puissance d'agir – Les processus culturels de l'émancipation,* éd. L'Harmattan, 2010 ;
— Michel Melot, *La Sagesse du bibliothécaire,* éd. L'Œil neuf, 2004 ;
— Henry Miller et Jean Rosenthal, *Les Livres de ma vie – Une autobiographie,* éd. Gallimard, 1994 ;
— Delphine Minoui, *Les Passeurs de livres de Daraya – Une bibliothèque secrète en Syrie,* éd. Seuil, 2017 ;
— Robert Munsch et Michael Martchenko, *La Princesse et le dragon,* éd. Talents Hauts, 2015 ;
— Daniel Pennac, *Comme un roman,* éd. Gallimard, 1992 ;
— Michèle Petit, *Éloge de la lecture – La construction de soi,* éd. Belin, 2016 ;
— Bernard Pivot et Cécile Pivot, *Lire !,* éd. Flammarion, 2018 ;
— Lucien Polastron, *Livres en feu – Histoire de la destruction sans fin des bibliothèques,* éd. Denoël, 2004 ;
— Marcel Proust, *Sur la lecture,* éd. Fayard, 1994 ;
— Daniel Simon, *Je vous écoute – à propos des bibliothèques, des lecteurs, des livres et des ateliers d'écriture,* éd. Couleur livres, 2009 ;
— Gertrude Stein et Alice Lorenzi (ill.), *Le Livre de lecture,* éd. Cambourakis, 2016 ;
— Francis George Steiner, *Le Silence des livres,* éd. Arlea, 2017 ;
— Edith Wharton, *Le Vice de la lecture,* éd. du Sonneur, 2009.

60 Nous n'avons pas repris tous les ouvrages déjà cités dans l'étude.

POUR ALLER PLUS LOIN

— Se demander quels sont mes critères pour trouver un livre qui me convient. Me distraire, m'amuser, m'apprendre quelque chose, m'aider à progresser ou même le tout ensemble ?!

— Repérer les bibliothèques de mon quartier, les visiter… Parler avec les bibliothécaires, les libraires, leur demander leur avis sur tel ou tel titre ou leur demander des conseils de lecture. Les bibliothèques et certaines librairies proposent des activités, rencontres d'auteur·e·s, club de lecture : prendre le temps de s'informer, de s'y inscrire.

— Comparer les livres placés en « tête de gondole » des grandes surfaces avec la devanture d'une librairie indépendante, *Tulitu* à Bruxelles[61], par exemple.

— Repenser aux lectures qui vous ont marqué·e·s, qui ont provoqué un changement dans votre vie, ont éventuellement eu une influence sur vos engagements.

— Quel est le rôle des bibliothèques publiques dans la lutte contre les processus d'exclusion ? Cette question fait l'objet d'études nombreuses dont celles de Michèle Petit en collaboration avec d'autres chercheur·euse·s « De la bibliothèque au droit de cité, Parcours de jeunes » parue en 1997, Paris, éd. BPI. Ou encore : « La lecture, un chemin de traverse vers la citoyenneté », Centre Georges Pompidou, in Christiane El Hayek (coord.), *La Lutte contre l'illettrisme en milieu rural*, La documentation française, 1997.

— Et pour terminer, un conseil santé : « Cinq fruits et légumes... et un livre par jour[62] ! »

61 Rue de Flandre – 55, dans le quartier Sainte-Catherine.

62 Collectif, *Lire est le propre de l'homme – Témoignages et réflexions de 50 auteurs de livres pour l'enfance et la jeunesse,* éd. EDL, 2011, p. 121.

BARRICADE
CULTURE D'ALTERNATIVES

Lieu d'émancipation collective et de création d'alternatives, *Barricade* expérimente dans les domaines culturels, sociaux et économiques depuis 1996.

Barricade est engagée dans différents mouvements sociaux et citoyens ainsi que dans le développement de projets économiques alternatifs dont la visée commune est de promouvoir l'égalité et la justice sociale. Depuis 2010, nos publications s'inscrivent dans ce contexte et sont le fruit d'une démarche de recherche-action. *Barricade* est également un espace public de débat permettant la rencontre des paroles citoyennes, militantes, syndicales, associatives, académiques & politiques. Enfin Barricade constitue un lieu d'accueil pour de nombreux collectifs et associations, et tout simplement un lieu d'échanges et de convivialité. C'est tout ça *Barricade*.

ANALYSES ET ÉTUDES

Toutes nos analyses sont disponibles sur notre site
www.barricade.be
et gratuitement en imprimés,
rue Pierreuse 15 – 4000 Liège
via la librairie Entre-Temps,
la librairie de Barricade.

AGENDA DE NOS ACTIVITÉS

Rejoignez-nous sur *Facebook*
ou inscrivez-vous à notre newsletter sur
www.barricade.be
Recevez gratuitement le PDLM,
notre revue bimestrielle,
en nous contactant par mail à
info@barricade.be
ou par téléphone au 04 222 06 22

éditeur responsable et composition /
jérôme becuwe, asbl barricade
rue pierreuse 21 - 4000 liège - 2018

Wallonie
FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles